

Le goût du voyage

Je relève la tête et me laisse surprendre par la lumière du soleil encore éclatante sur la côte en cette toute fin d'après-midi. Mes yeux se plissent et clignent frénétiquement, mécontents, exprimant quelques larmes, et ma vue se brouille quelques instants. Inutile de reprendre ma lecture, les lignes dansent devant mes yeux. Je ferme le livre d'un coup sec et le jette au bout de ma serviette rayée jaune. De toute façon, les deux dernières phrases me perturbent, il est temps de marquer une pause.

Je me lève, m'étire lentement, mon ventre grassouillet tendu vers l'avant, bras en extension vers le ciel, et je réajuste le cordon de mon élégant slip de bain vert. Je vais aller méditer dans l'eau.

Le sable brûlant me force à presser le pas et je finis par courir pour soulager mes plantes de pieds meurtries dans les vagues tièdes de la Méditerranée. Je ne m'attarde pas au bord et plonge d'emblée mon corps entier pour commencer à nager. Rien de tel qu'une brasse souple et maîtrisée pour réfléchir sereinement.

*« Un rêve de beignet, c'est un rêve, pas un beignet. Mais un rêve de voyage, c'est déjà un voyage. »*

Le personnage principal de mon roman du moment, un vieillard philosophe, vient d'énoncer cette phrase à son jeune élève. Et je ne suis pas d'accord du tout !

J'immerge ma tête sous l'eau, puis je nage en direction des profondeurs de l'océan, deux ou trois mètres pas plus.

D'ordinaire, j'adore ce genre de remue-méninges. J'aime la langue française, je prends plaisir à la disséquer, elle me passionne. Je la maîtrise parfaitement malgré mon jeune âge et mon origine. « Tu chinoises » me dit-on souvent lorsque je suis à l'œuvre. « Tu libanises » devrait-on me dire, puisque je viens du Liban.

Fait est qu'à mon sens, un rêve de beignet représente vraiment un beignet. Enfin, bien entendu, il s'agit-là d'une métaphore et je suppose que le philosophe veut dire que songer à une chose concrète, comme un aliment par exemple, reste une songerie mais qu'elle ne nourrit pas réellement. Alors que rêver à un voyage permet l'évasion, nourrit l'âme du rêveur... Et pourtant quand je rêve mon beignet, ma mémoire visuelle me montre les chaussons dorés, ma mémoire gustative envoie ses saveurs sur mes papilles et je salive, ma mémoire olfactive infuse l'odeur alléchante dans mes narines et ma mémoire tactile imbibe

presque mes doigts de gras... Alors qu'un rêve de voyage... non... c'est trop dur, pas encore.

Je remonte à la surface, inspire une bouffée d'oxygène, effectue une galipette et nage pour rejoindre la plage. Je dois rentrer à l'appartement, demain il y a école.

Cette pensée me taraude, elle occupe toute la place dans mon esprit, me poursuit sous la douche puis sur le canapé où j'aimerais regarder la télévision et mes dessins animés. Heureusement que mes devoirs sont faits, il aurait été compliqué de me concentrer. Je suis en pleine lutte psychologique car je refuse de mener la réflexion à son terme. Je refuse de songer au voyage.

Je me lève, j'erre un peu dans le salon, sur le balcon d'où je vois ma plage en contrebas, puis j'atterris inévitablement dans la cuisine. J'y croise ma mère qui vient m'enlacer tendrement et embrasse ma chevelure bouclée. Elle me demande si la journée a été belle, elle s'en inquiète régulièrement car elle me sait solitaire et se demande parfois si cette solitude me pèse. Je réponds par onomatopée « mmmh », j'ai la tête ailleurs. Quand je suis préoccupé, je me réfugie dans l'art que je maîtrise le mieux, celui de la cuisine. J'aimerais devenir Chef. Et voilà que je sors automatiquement la farine, le beurre, le sucre, le sel et le verre doseur. Je sais que beignet n'est qu'une image verbale, même si je pressens que dans cette citation linguistique, la métaphore doit porter sur un aliment gras ou sucré, régressif. Chez moi, elle a directement activé des beignets au sens propre, ceux de Téta, ma grand-mère paternelle.

Nous avons émigré en France en 1986, quatre années avant que la guerre civile longue de quinze ans ne cesse de mettre à feu et à sang notre Liban. A l'époque, nous n'avons guère eu d'autre choix : Baba, mon tendre père, venait de périr dans l'incendie de sa pharmacie. Une roquette tombée chez l'épicier, son voisin, avait enflammé son officine, dans laquelle il s'était retrouvé prisonnier, condamné à se regarder mourir. Alors, Mama enceinte de ma petite sœur et moi avons suivi ma tante et mon oncle, banquier renommé et fortuné, dans le sud de l'Italie. Une véritable chance de survie, mais un crève-cœur aussi que d'avoir été sauvagement déracinés. Aujourd'hui, la guerre a pris fin mais notre pays saigne encore et tente de panser des plaies béantes, difficiles à cicatriser.

Alors, à la lecture de cette énigmatique phrase, posée-là dans mon roman, j'ai aussitôt pensé aux mets de ma grand-mère restée au Liban. Tandis que toute évocation de voyage se censure instantanément dans ma tête. Mon cœur se serre, l'eau perle dans le bas de mon

dos, le haut de mon short de pyjama est déjà tout humide. Je me concentre. Je pétris la pâte en pensant à Téta et ses techniques astucieuses, oui voilà, patience et application. J'enveloppe la boule blanche de film alimentaire et la place au frais. Les recettes indiquent quatre heures, Téta une nuit.

Les beignets libanais se nomment « samboussek », les beignets italiens « panzerotti ». Deux mélodies du soleil, deux invitations à la découverte. Mama et moi nous mettons d'accord, je prépare la farce au fromage dont elle garnira mes samboussek demain matin, quand je serai en classe.

Nous dinons tous les trois, avec ma petite sœur Lila. Elle est très bavarde aujourd'hui, elle a passé la journée au musée avec son amie, elle a beaucoup à raconter. J'admire sa richesse lexicale, elle s'exprime avec aisance même si ses pensées fusent dans tous les sens et qu'elle n'est pas toujours facile à suivre. Elle a le mérite de requérir toute mon attention et d'entraver mes pérégrinations intellectuelles.

Je vais me coucher, j'ai du mal à trouver le sommeil parce que le chemin vers la seconde partie de la citation a déjà commencé... et comme le marin tire puissamment sur sa corde pour replier sa voile, moi je tente de rattraper des pensées qui s'échappent dans le vent de mon esprit torturé.

La matinée au collège file vite, le cours de français est passionnant, celui d'algèbre épineux. A midi, je rentre à la maison, l'odeur des beignets cuits envahit mes narines à peine le seuil de la porte franchi et en passant devant la cuisine, j'entends encore l'huile crépiter dans la friteuse. Je file dans ma chambre et jette mon sac à dos sur le tapis, je m'allonge sur mon lit, jambes croisés et bras repliés sur mes yeux. C'est maintenant.

Mes rêves de voyage sont loin d'être paisibles, ce sont plutôt des cauchemars terrifiants. Le seul long périple que j'ai effectué est celui qui m'a contraint à dire adieu au pays de mon enfance. J'ai passé quinze heures enfermé dans le coffre chaud de la voiture de mon oncle et ma tante, tapis dans le noir, seul et apeuré. Nous prenions la fuite clandestinement. Ma mère se trouvait dans la même situation, dans une autre voiture loin de moi. Elle préférait que je sois dans le véhicule familial, au cas où... Moi j'aurais voulu être contre elle, mais elle attendait Lila depuis plus de huit mois, c'était impossible. Quand j'ai revu la lumière du jour, nous étions hors du Liban, j'étais trempé et affamé, et je n'avais jamais versé autant de larmes de toute ma jeune vie.

Le seul voyage auquel je pourrais espérer rêver serait celui qui me ramènerait au Liban, à Beyrouth dans la rue où je jouais au football avec mon meilleur ami Malek, à l'école dans la classe de Madame Nara, sur la corniche pour manger une glace en regardant scintiller les diamants de la Méditerranée, dans la cuisine de Téta, baigné dans ses effluves généreux, ou dans la pharmacie de Baba pour lui donner un coup de main.

Mais ce voyage-là n'existe plus. La rue de mon enfance est jonchée de ruines, Malek est parti pour un voyage sans retour, l'école et le glacier ont explosé en mille morceaux, Téta est seule dans sa cuisine et Baba dort éternellement sous les décombres de son officine.

Alors, un rêve de voyage n'est malheureusement pas déjà un voyage... alors que mon rêve de beignet lui m'attend dans la cuisine, celui-là je peux facilement le réaliser.

Je sèche mes larmes et m'extirpe de ma songerie douloureuse. Je souris à ma mère qui me tend un samboussek gorgé de fromage à la menthe. Elle me félicite, ils sont délicieux.

Je croque une bouchée bien chaude et là je comprends. Et l'étau qui enserrait mon esprit et mon cœur se desserre. Oh, légèreté de mon âme, mon angoisse intellectuelle trouve son achèvement ! Je comprends que les deux phrases de mon philosophe sont solidaires l'une de l'autre... tandis que je ne les entendais qu'opposées l'une à l'autre.

Je croque une bouchée de mon beignet et là, je voyage immédiatement dans la cuisine de ma grand-mère, au cœur de mon Liban.

Nombre de mots : 1551